



LE
DIOCÈSE DE BAYEUX

DU I^{er} AU XI^e SIÈCLE

ÉTUDE HISTORIQUE

PAR M.-J. MASSELIN

VICAIRE DE VAUCELLES

Membre de la Société des Antiquaires de Normandie



CAEN

IMPRIMERIE-RELIURE DE V^oe A. DOMIN

Rue et Cour de la Monnaie

—
1898

L³
1593

jourd'hui perdus (Cf. Jules Lair, *Etudes*, III, page 5). On reconnaît maintenant que cette légende, due probablement à un auteur du IX^e siècle, n'est pas sans valeur. C'est le curé de Marchésieux (Manche) où Saint Loup était l'objet d'un culte particulier, qui transmit ces actes au Père Labbe, lequel les donna aux Bollandistes.

XI. ACTES DE SAINT CONTEST. — Ces actes se trouvent dans les Bollandistes (Act. SS. Januar, tome II, 19 janvier aux Addenda, page 760). Le P. Du Moustier, qui les a copiés dans sa *Neustria sancta* (manuscrit, folio 31, r^o), dit les avoir trouvés en tête d'un bréviaire en parchemin, d'une écriture très ancienne. M. Jules Lair y voit encore une œuvre du IX^e siècle. On n'élève, d'ailleurs, aucun doute sur leur authenticité et leur véracité.

XII. VIE DE SAINT VIGOR. — Cette Vie, publiée seulement en 1868 par M. Jules Lair (*Études*, fascicules, III, page 27), d'après deux manuscrits de la Bibliothèque nationale (fonds latin, n^o 13765 du XI^e siècle et fonds latin 5253 du XIV^e siècle) n'était connue jusqu'ici que par les analyses des anciens bréviaires et par les extraits informes qu'en avait donnés Surius (*de Vitis SS. Die 1^a novembris*). Cette Vie a été composée entre le VII^e et le IX^e siècle. On s'accorde pour lui donner une grande importance pour l'histoire de l'ancien diocèse de Bayeux.

XIII. HISTOIRE DE LA TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT VIGOR. — Cette translation nous est rapportée dans la chronique de l'abbaye de Saint-Riquier, éditée par d'Achéry dans son *Spicilegium* (ed. nova II, 327. *Chronic. Centul. Lib. III C. 28*). On ne fait nulle difficulté relativement à ce récit.

XIV. LÉGENDE DE SAINT GERBOLD. — L'ancien Bréviaire manuscrit de 1425 renferme (folio 300, sqq.), une légende merveilleuse sur Saint Gerbold, qui paraît être un abrégé d'actes anciens aujourd'hui perdus. Cette légende qui, mal-

Samson-sur-Risle, près Pont-Audemer (1). L'abbaye des Deux-Jumeaux près Bayeux fut fondée ou renouvelée vers 556 par Saint Martin de Vertou (2); celle d'Ouche (aujourd'hui Saint-Evroutl près Gacé), vers 560 par Saint Evroutl (3); Landelles avait eu Saint Ortaire pour abbé dès l'an 535 environ (4), Saint Vigor fonda deux monastères, l'un à Reviars, l'autre sur le mont Chrismat (aujourd'hui Saint-Vigor-le-Grand, près Bayeux). Plus tard, Saint Gerbold devait en établir un à Livry (5). Saint Wandrille jeta les fondements de son monastère de Fontenelle, sous Clovis II, en 648, et Saint Philbert établit celui de Jumièges sous le même roi, en 655. L'abbaye de Saint-Ouen de Rouen date de Clotaire I^{er}, celle de Fécamp, de Clotaire III en 658 (6).

C'est l'heure où chez nous, Chédulfe fondait l'abbaye d'Evrecy, que Saint Annobert, l'un de ses disciples, devait diriger après lui, et où Saint Evremond, un Bayeusain, créait, au diocèse de Séez, son abbaye de Fontenay-les-Louvets (7).

Au surplus, voyons dans le détail les grandes figures de la période mérovingienne.

II. — SAINT VIGOR, HUITIÈME ÉVÊQUE DE BAYEUX

Ce saint évêque, dont le nom est au martyrologe romain, nous est connu par un passage de la célèbre vie de Saint Pair, évêque d'Avranches, qu'on croit avoir été écrite par le grand Fortunat, et que les Bollandistes ont insérée au 16 avril (8).

(1) *Ibid.*, col. 120.

(2) *Ibid.*, col. 406.

(3) *Ibid.*, col. 813 et suiv.

(4) Cf., Blin, *Vie des Saints du diocèse de Séez*, I, 317-339.

(5) *Gallia Christiana*, XI, col. 404 et 408.

(6) *Ibid.*, col. 155, 185, 135 et 201.

(7) *Ibid.*, col. 407 et 712.

(8) *Acta sanctorum*, tome II, avril, page 426.

En outre, M. Jules Lair a publié en 1868, dans le III^e fascicule de ses études sur les Origines de l'Évêché de Bayeux, une Vie ancienne de Saint Vigor (1), composée au VII^e ou VIII^e siècle et dont Surius et les anciens bréviaires ne contenaient que des extraits et des résumés (2). Enfin, la vieille chronique de l'abbaye de Saint-Riquier, *Chronicon centulense*, nous fournit les détails relatifs à la translation des reliques de ce saint évêque (3).

Nous n'avons actuellement sur la vie, la mort et le culte de Saint Vigor, aucune autre source de renseignements que ces trois documents, dont voici les données.

Vigor, que Surius nomme à tort Behor et que d'anciens manuscrits appellent aussi Velor ou Victor, naquit de parents illustres dans la province d'Arras. Sa mère le portait encore dans son sein quand elle eut un songe où il lui fut révélé que son fils deviendrait illustre par la grâce de Dieu. Childebert commençait à régner (511) quand Vigor devint le disciple de Saint Waast, ce saint prêtre de Toul qui avait instruit Clovis avant son baptême et qui était devenu, dans la suite, évêque d'Arras (4).

En dépit des espérances des siens, il renonça aux richesses pour se donner tout à Dieu.

C'est pourquoi, jeune encore, après avoir été formé à la vertu dans un monastère que Saint Waast avait fondé, il abandonna son pays et vint, conduit par l'esprit de Dieu, vers les rivages de l'Occident. N'ayant avec lui qu'un compagnon, nommé Téodemir, il arriva dans le Bessin, et s'arrêta au village de Reviers, *Redeverus*. Il y avait là des

(1) Extrait des manuscrits 5253 et 13763, fonds latin de la Bibliothèque Nationale.

(2) Études, III, page 27.

(3) *Chron. Centul.* lib. III, col. 28. Dans d'Achery, *Spicilegium*, ed. nova, II, 327.

(4) La Vie de Saint Vigor dit : *intra monasterium Sancti Vedasti educatus*, ce qui ne doit pas s'entendre du monastère appelé abbaye de Saint-Waast qui ne fut fondé que plus tard, mais bien de la maison épiscopale et du Séminaire des clercs de l'évêque Saint Waast.

hommes sans religion à la conversion desquels il se mit à travailler sans retard par ses pénitences et par ses prédications. Presque tous devinrent chrétiens.

Dans le même temps, Dieu commença à manifester par des miracles la sainteté de son serviteur Vigor. Celui-ci vivait dans une retraite où il avait des disciples qui formaient comme un monastère et de loin, les peuples venaient l'y trouver. Un jour il rendit à une mère, par ses prières, un enfant qu'elle venait de voir mourir. Foule de boiteux et d'aveugles furent aussi guéris par son intercession.

Un riche habitant du Bessin, nommé Volusianus, dont les terres étaient ravagées par un cruel serpent, pria le saint de l'en débarrasser. Vigor alla trouver la bête dans son antre et l'ayant liée par le cou avec son *orarium*, il ordonna à son fidèle Téodemir de la conduire ainsi jusqu'à la mer. Volusianus pour récompenser le saint lui donna tout le pays de Cerisy, *Cirisiacus*, dans un cercle de 35,000 pas de circonférence. Saint Vigor chassa encore un autre serpent au-delà du bras de mer, aux environs d'Harfleur, à *Camelitum* et à *Chelidi Fraus*, lieux qu'on identifie aujourd'hui avec Campmeille et Saint-Vigor-d'Ymonville, dans l'arrondissement du Havre (1).

Alors que la renommée du saint, grâce à tous ces miracles, grandissait de jour en jour, l'évêque de Bayeux vint à mourir. Peuple et clergé portèrent aussitôt leurs vues sur Vigor qui fut ordonné évêque. Occupé jour et nuit aux soins de sa charge épiscopale, il s'appliqua sans cesse davantage au service de Dieu.

Or, en ce temps-là, il vint pour prêcher sur le mont Fanus ou Phaunus, situé à peine à un mille de la ville dans la partie où est actuellement l'église de Saint-Vigor. Il y avait encore en ce lieu une idole de pierre en forme de femme à qui les indigènes rendaient un culte. Comme Vigor annonçait à ces païens la parole de Dieu, la foule se

(1) Lair, *Etudes*, III, page 13.

mit à l'injurier et à dire : « Nous entendons garder la tradition de nos pères et ne point renoncer à nos dieux pour suivre tes commandements. » Indigné, le saint dut se retirer. Réflexion faite, il se décida à aller trouver le roi Childebert dont il savait la bienveillance pour les évêques et les moines. Il lui raconta comment cette montagne était le dernier foyer de l'idolâtrie dans son diocèse.

Childebert entendant cela et ayant admiré la sainteté de l'évêque, lui répondit : « Comme je sais, vénérable père, que ce mont et ses habitants dépendent du domaine royal, je vous le donne en propriété perpétuelle, afin que vous en extirpiez l'idolâtrie et que vous y consacriez une église à Jésus-Christ.

Il faut voir dans la réponse de Childebert une allusion manifeste à l'ancienne loi théodosienne qui attribuait au domaine public tous les lieux consacrés jadis au culte païen (1).

Childebert, qui faisait grandement les choses, envoya immédiatement des légats qui mirent l'évêque en possession du mont Phaunus. Saint Vigor le purifia, lui donna le nom de Mont-Christat et y bâtit une église. Depuis ce temps, c'était un vieil usage de baptiser tous les ans, en ce lieu, à Pâques, trois enfants et d'y faire une procession solennelle où étaient les reliques, les prêtres et les diacres de la ville épiscopale.

Peu après, un comte, fonctionnaire royal du pays, du nom de Bertulfe, poussé par l'avarice et la cupidité, envahit sur le mont Phaunus un champ du territoire de l'évêque. On raconta la chose à Saint Vigor qui l'envoya prier de ne point envahir l'héritage de Jésus-Christ. Bertulfe n'ayant tenu nul compte de l'avis, le saint, quoique vieux et presque aveugle, monte en chariot, vient au mont, et se met en prière. Il n'avait pas fini que le comte orgueilleux tombe de

(1) *Omnia loca quæ fanis error veterum deputaverat, nostræ rei jubemus sociari.* Code Justin, lib. I, tit. xi, l. 6.

cheval et se tue. Ce terrible châtement fut une rude leçon pour tout le voisinage (1).

Dieu fit par son serviteur une foule d'autres merveilles, puis il mourut saintement un premier jour de novembre, laissant après lui beaucoup de pieux disciples. On l'enterra sur le mont Chrismat, où il s'était construit une retraite, *monasterium*, dédiée à Saint Pierre.

La légende ajoute, en une addition qui paraît manifestement de seconde main, qu'il ressuscita un jour un oiseau que le gardien d'un champ avait mangé. Il faut faire toutes sortes de réserves sur ce récit.

Ce qui est incomparablement plus digne de foi, c'est ce que Fortunat raconte dans sa Vie de Saint Pair, évêque d'Avranches, à savoir que les Saints évêques Melanius de Rennes, Léontien de Coutances et Vigor de Bayeux étant morts tous les trois, apparurent en songe à Saint Pair et le désignèrent pour l'épiscopat. Melanius était mort avant 535, Leontianus avant 549, et Saint Pair ne fut guère évêque d'Avranches avant 551. Pour Saint Vigor, il était mort en 538, puisque cette même année, Leucadius souscrivit comme évêque de Bayeux au III^e Concile d'Orléans.

Ses reliques restèrent à Saint Vigor jusqu'au X^e siècle, où elles furent transférées à Saint Riquier, comme nous le dirons en son lieu.

III. — LEUCADIUS, NEUVIÈME ÉVÊQUE DE BAYEUX (2)

C'est le premier de nos évêques dont le nom nous ait été révélé par des actes publics. Nous ne connaissons d'ailleurs

(1) On a beaucoup discuté chez nous, il y a un demi-siècle, pour savoir si Bertulfe était païen. Aucun des anciens documents ne le dit, et rien ne le prouve. Son titre même de fonctionnaire royal sous Childebert, semble fortement indiquer le contraire. Néanmoins, les auteurs du nouveau bréviaire de Bayeux ont cru pouvoir l'affirmer. Cf., les abbés Do et Faucon dans le Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie, 3^{me} année pages 40 et 127.

(2) *Gallia Christ.*, XI, col. 349.

Corbeil les reliques de notre évêque près de celles de Saint Exupère. Comment les restes de Saint Loup vinrent-ils de Cormery à Corbeil ? C'est ce qu'on ne peut expliquer que par des conjectures. En voilà une qui paraît ne pas manquer d'intérêt.

Une Vie de Bouchard, comte de Corbeil, écrite vers 1058, nous montre que Aymon, comte de Corbeil, le même qui apporta de Palluau en cette ville les reliques du Bienheureux Exupère, avait un fils nommé Thibaut ou Théobald qui fut abbé de Cormery de 997 à 1004 (1). Il est très possible que ce soit ce Thibaut qui opéra la seconde translation des reliques de Saint Loup.

Ces saintes reliques restèrent à Corbeil pendant tout le Moyen-Age, à l'exception du chef de Saint Loup aussi bien que de celui de Saint Exupère qui furent rapportés à Bayeux comme on peut le voir par les procès-verbaux de 1369, 1476 et 1563. Les calvinistes les enlevèrent l'un et l'autre et les jetèrent au vent en l'an 1562.

VI. — LES RELIQUES DE SAINT VIGOR (2)

Les Normands détruisirent au IX^e siècle l'Église du Mont-Christat, qui ne fut relevée qu'en 1066. Les reliques de Saint Vigor étaient cependant demeurées ensevelies sous les ruines de l'église, quand un clerc du nom d'Avitien qui était *matricularius* de l'église de Bayeux et cherchait tout ensemble les moyens de fuir son pays et d'être reçu honorablement ailleurs, ne trouva rien de mieux que de dérober le corps de Saint Vigor et de l'emporter avec lui. Il parvint ainsi jusqu'à l'abbaye de Saint-Ricquier, où les reliques furent déposées dans le trésor.

(1) Cartulaire de l'Abbaye de Cormery, Gall. Christ., VI, page 290, et Dom Bousquet, X, p. 578, *Vita Burchardi ab Odone Apud Duchesne Script. Franc.*, IV, page 121.

(2) Hermant, page 50. — Lair, Études, pages 10, 17, 18. — *Chronic. Centul.*, livre III, chapitre xxviii, dans le *Spicilège de d'Achery, Edit. nova*, II, page 327. — *Ibid.*, lib. IV, chap. v. *Spicilégium*, II, page 333.

Ceci se passait en 981, longtemps après les premières invasions, longtemps même après la conversion des Normands, mais dans un temps cependant où la paix était loin d'être encore rétablie et les basiliques rebâties.

Engelard, qui fut abbé de Saint Ricquier au commencement du XI^e siècle, posséda longtemps ces saintes reliques sans connaître l'histoire du saint à qui elles appartenaient, car Avitien n'avait su ou n'avait pu en donner les détails. Étant allé à Rouen en 1022, Engelard s'enquit de cette histoire aux moines de Saint-Ouen, qui lui montrèrent la vie du Saint.

Une partie des reliques de Saint Vigor fut, dans la suite, partagée entre diverses églises. Citons entre autres les églises de Saint-Frambaud de Senlis, de Saint-Vigor du Pont-de-l'Arche, de Saint-Vigor de Bayeux, de Saint-Mellon de Pontoise, de Saint-Cyprien de Poitiers et de l'abbaye de Saint-Waast d'Arras.

VII. — LES RELIQUES DE SAINT SULPICE ⁽¹⁾

On lit, dans la translation des reliques de Saint Sulpice, rapportée par les Bollandistes, d'après un vieux manuscrit de l'abbaye ou de la Celle-Saint-Ghislain, non loin de Mons en Hainaut, que en l'an 986, Simon, abbé de ce monastère, étant venu pour raisons d'étude au monastère du Mont-Saint-Michel au péril de la Mer, passa par Livry où il vit, au lieu nommé le Val saint, *Sancta Vallis*, trois chapelles dans l'une desquelles se trouvait encore le corps de Saint Sulpice, évêque de Bayeux, *Baiensis episcopus*, lequel avait été tué par les Danois, au siècle précédent. Désireux de l'emporter, Simon n'eut rien de plus pressé, étant de retour à Saint-Ghislain, que de prendre avec lui quelques compagnons, et de venir à Livry pour y dérober les saintes reliques. Ayant saoulé l'*œdituus* ou sacristain et ses domesti-

(1) Hermant, page 106.—*Acta Sanctorum*, 27 janvier, tome III. *Januar*, pages 402-403.